

Une symphonie de l'horreur

Réal La Rochelle and Stéphan Larouche

Number 98-99, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25051ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Rochelle, R. & Larouche, S. (1999). Une symphonie de l'horreur. *24 images*, (98-99), 28-29.

UNE SYMPHONIE DE L'HORREUR

PAR RÉAL LA ROCHELLE

Le Nosferatu de Werner Herzog, en 1979, s'il est un hommage ému et poignant à l'original de Murnau (1922), est avant tout une réminiscence et un approfondissement de l'expressionnisme allemand et de ses eaux troubles.

La récente édition en DVD de ce Herzog, qui suit de peu celle du *Nosferatu, eine Symphonie des Grauens* de Murnau, comble un vide important. Au Québec, ce film n'a jamais été distribué commercialement en vidéocassette, et il faut remonter assez loin, lors d'une diffusion télé ou encore au moment des salles d'art et essai, pour comprendre qu'une génération de cinéphiles en avait fait ses délices.

«Mon *Nosferatu* n'est pas un remake, explique Herzog. C'est un hommage à celui de Murnau, en même temps qu'une version très libre». Ce commentaire du cinéaste, interviewé par Norman Hill, est extrait d'un dialogue qui suit et analyse tout le film dans l'édition DVD. Pareil document ne fait qu'enrichir la qualité générale de cette édition qui offre une copie somptueuse, en format original pour écran large, de ce film remarquable.

Une lutte contre la culture barbare

Herzog explique la situation des jeunes cinéastes allemands des années 60 et 70, ainsi que sa motivation à faire *Nosferatu*. Lui-même appartient, explique-t-il, à une génération d'orphelins culturels, puisque le nazisme avait chassé les grands cinéastes allemands. Pour se trouver des modèles, des maîtres et des guides, il a fallu que ces jeunes remontent au vieux cinéma des Lang et Murnau. Pour Herzog, Murnau est le meilleur de tous. Reprendre son *Nosferatu*, s'en inspirer et le méditer est pour lui une façon de retourner à ses propres racines culturelles, de contourner la culture barbare des nazis et la combattre, de se donner un père.

En prenant Murnau comme maître, en réinterprétant son *Nosferatu* de manière personnelle, originale et contemporaine, Her-

zog approfondit le matériau des années 20, va jusqu'au bout de la logique expressionniste qui avait donné au premier film sa dimension de «symphonie de l'horreur». Car c'est bien de cela qu'il s'agit: de la mise en musique de l'angoisse humaine, du fait que chaque individu est un composé troublant de beauté et d'horreur, de bonté et de maléficences.

Le plus angoissant dans la découverte du mal, c'est de comprendre qu'il est à l'intérieur de soi-même et non chez un ennemi externe. Il ne s'agit plus d'une lutte manichéenne entre le bien (l'être pur et innocent) et une force diabolique qui l'agresse, mais bien de la prise de conscience de la dualité de chaque personne, de chaque corps social, de la nature; de la cohabitation inextricable des deux forces dans chaque entité. Le voyage de Jonathan au pays de Nosferatu (Dracula), souligne Herzog, est une descente aux enfers à la rencontre de soi. Voir Nosferatu face à face, c'est se regarder enfin dans un miroir, faire surgir la révélation que chacun est porteur du mal. Cette découverte est terrifiante.

Mais là où Murnau, en créant cette matrice, avait laissé subsister quelques zones de lumière (caractère enjoué et moqueur du jeune héros, miracle glorieux du sacrifice de la femme pour libérer le monde du diable), le *Nosferatu* de Herzog, pour sa part, devient une tragédie mélancolique, la noire aventure physique et métaphysique de l'installation irréversible dans les ténèbres et la dégénérescence. Plus de miracle possible

ici, place au leitmotiv du temps aboli: lamento de Nosferatu (Klaus Kinski) sur la tristesse de ne pas pouvoir mourir, la fatigue d'avoir à traverser des siècles et des siècles dans l'ennui, ou encore la plainte de Lucie (Isabelle Adjani) sur le temps qui passe et «la rivière qui continue de couler sans nous». Le voyage initiatique de Jonathan (Bruno Ganz) est celui d'un jeune homme triste et résigné avançant vers sa vérité et celle de son monde. La réalité tombe en poussière. À l'auberge des Carpates, les braves gens lui disent qu'il n'existe pas de château, que ce n'est que son imagination. Le cocher, à côté de sa voiture et de ses chevaux, lui explique: «Il n'y a pas de route. Je n'ai pas de voiture, pas de chevaux». Jonathan note dans son journal: «J'ai fait un mauvais rêve. Le château étrange fait-il partie de ce rêve?»

Musique des enfants de la nuit

L'écriture de ce film adopte les langueurs introspectives d'une longue élégie crépusculaire. Jeux subtils des ombres et des lumières («plus importants que la différence entre couleur et noir et blanc», souligne Herzog); insistance à faire des paysages un personnage à part entière, une projection du trouble des protagonistes; lenteur extrême, «disproportionnée», dans l'avancée de Jonathan vers le château, tissée avec des liaisons soutenues entre le rythme du montage et la musique. Ce qui n'empêche pas l'utilisation de certains codes du film de genre, pour leur magie.



Klaus Kinski dans le rôle de Nosferatu.
Herzog approfondit le matériau des années 20, va jusqu'au bout de la logique expressionniste.

Herzog a aussi pris un soin maniaque à l'élaboration de la bande sonore de son film: langue rom des gitans de Transylvanie, hurlements hors champ des loups («les enfants de la nuit font leur musique», souligne le vampire), bruits des torrents et des vents, grincements du violon d'un enfant, de même qu'un choix judicieux de musiques originales (Popol Vuh/Florian Fricke) et pré-enregistrées (Wagner, prélude orchestral de *L'or du Rhin*, ou encore Gounod en finale avec le chœur «Sanctus» de la *Messe solennelle*).

Le cinéaste fait remarquer là-dessus qu'il y a peu de réalisateurs qui travaillent en profondeur avec la musique. Il donne en exemple Satyajit Ray, Paolo et Vittorio Taviani, et il s'enorgueillit d'être lui-même du lot. Les choix musicaux permettent à

Herzog de souligner davantage, de manière suggestive et métaphorique, le caractère oppressant d'une condition humaine vouée à l'échec, l'angoisse d'un Nosferatu s'agitant comme un insecte hideux mais triste s'interrogeant sur son désir de mort, l'amour impossible où cohabitent l'hor-

reur et la tendresse. Ainsi l'épilogue urbain d'une populace atteinte de la peste se déroule-t-il en forme de bal grotesque, fête ultime accompagnée d'un chant choral slave d'une sombre gravité.

«Je ne voulais même pas le mot "fin" au terme de cette histoire qui se continue et se régénère», fait remarquer Herzog en bout de piste. Il a maintes fois souligné aussi l'incompréhension des distributeurs hollywoodiens devant la lenteur de ce film et son refus des codes du film d'action, des lois du genre «horreur gothique». Il égratigne même au passage le *Dracula* de Coppola, qui montre deux niveaux de réalité et ne réussit pas à les faire cohabiter. Après avoir promené ses tournages de la Hollande à la Tchécoslovaquie, puis en Autriche et dans les montagnes allemandes de son enfance, Herzog est même allé au Mexique retrouver un souvenir de voyage des années 60 et y filmer son beau générique composé d'images d'authentiques momies de Guanajuato.

La mythologie germanique née avec le *Nosferatu* de Murnau (de fait la première adaptation cinématographique, et la meilleure, du *Dracula* de Bram Stoker) est une des clés du cinéma moderne en Allemagne. Après Herzog, Mauricio Kagel l'a utilisée dans son film musical *MM51* (1983). Plus récemment, montrée au Festival du nouveau cinéma, la vidéo de Knut Gerwers, *The Death Is* (1994), fait un leitmotiv de la tête de Nosferatu-Kinski répétant en boucle, inlassablement, les mots *Der Tod ist*, qui ponctuent les nouvelles guerres des Balkans et le recommencement des horreurs du XX^e siècle. ■

Collaboration:
Stéphane Larouche

RÉFÉRENCES

- *Nosferatu. A Symphony of Horror*. Allemagne, F. W. Murnau, 1922. Noir et blanc teinté. 81 min. Édition DVD, Image Entertainment, 1997. Partition musicale jouée à l'orgue par Timothy Howard. Complément: commentaire sonore de Lokke Heiss.
- *Nosferatu the Vampyre*. Allemagne, Werner Herzog, 1979. Écran large 1.85:1, couleur. 107 min. Édition DVD, Anchor Bay, 1999. Choix de version anglaise ou de version originale allemande avec sous-titres anglais. Compléments: interview de Norman Hill avec Werner Herzog (en anglais), deux bandes-annonces américaines, une bande-annonce espagnole. Ce même titre est aussi disponible en vidéocassette, éditée par la même firme, mais sans les compléments. Une des vidéocassettes comprend la version anglaise, l'autre la v.o. allemande avec sous-titres anglais.